Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 127 (2001)
Heft: 05

Sonstiges

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jérôme Ponti

Regards

PETIT CROQUIS DÉPLACÉ

Message d'amour ou de haine, slogan politique, méchante défiguration de monuments ou mauvais coloriage, le graffiti, symbole des quartiers déshérités de New York au début des années soixante, continue à attiser une polémique le plus souvent intergénérationnelle. A l'origine destiné à indiquer les coordonnées des dealers new-yorkais, il est devenu, par un détournement le plus souvent ludique, une forme d'appropriation collective ou individuelle des espaces publics urbains.

L'importance de l'expression murale prend tout son sens si l'on considère, comme l'anthropologue français David Le Breton[1], que le regard est aujourd'hui la figure hégémonique de la socialité urbaine, le sens hégémonique de la modernité.

La ville moderne, en effet, prolifère d'images, de figures, d'indications écrites ou iconiques qui concourent à renforcer la prédominance du regard sur les autres sens. Dans ce labyrinthe de signes, le citadin doit même faire preuve de vigilance pour ne pas mettre son existence en danger. D'autre part, l'architecture contemporaine, l'aménagement des paysages naturels et l'urbanisation appellent également à voir plus qu'à sentir ou toucher.

Au début du vingtième siècle, le sociologue Georg Simmel[2] relevait déjà que les rapports des hommes dans les grandes villes étaient caractérisés par une prépondérance marquée de l'activité de la vue sur celle de l'ouïe, avant tout à cause des moyens de communication publics.

Dès lors, l'art mural peut être considéré comme une riposte à la fonctionnalisation du regard imposée au passant par la modernité des villes. Il permet de retrouver une fraîcheur, de surprendre le promeneur à travers un graphisme, un message ou une composition de couleurs. En créant des espaces d'exploration alternatifs, éventuellement d'échanges sensibles, il s'oppose à des modes de vie dictés par les structures même de la ville, et le plus souvent subis par ses occupants.

Or sans polémiquer sur sa valeur artistique, force est de constater que l'art mural est le plus souvent ressenti comme une agression contre le goût commun. Preuve en est la campagne de «nettoyage» de Lausanne entreprise par Monsieur Olivier Français, municipal des Travaux nouvellement élu, qui ramène exclusivement le graffiti au rang de déprédation. Au-delà du slogan électoral porteur, la politique du «propre en ordre» comporte un réel risque d'aseptisation d'une ville déjà sur-organisée, où seules les prolifiques indications officielles auront bientôt leur place, guidant, interdisant, obligeant le citoyen dans les méandres d'un espace policé.

Pour ne pas mourir d'ennui, il conviendra sans doute de trouver un juste équilibre ménageant une place légitime à des besoins expressifs alternatifs.

[1] David Le Breton: «Anthropologie du corps et modernité», Quadrige PUF, Paris 2000
[2] Georg Simmel (1858-1918): «Essai sur la sociologie des sens», *in* «Sociologie et épistémologie», PUF, Paris, 1981